

à un pauvre homme honorable, plutôt que de s'associer à un capitaliste qui n'en a que faire, et donner ainsi le spectacle d'une richesse scandaleuse, au milieu des misères inméritées ?

— Ah ! oui, elle est riche et tu es pauvre !... Le voilà bien l'esprit de ce siècle d'argent où tout se cède, où tout se réduit en piastres et centins, où l'on fait marchandise de tout : âme, esprit ou cœur !... Tu verras, Champfort, que dans cent ans d'ici, chaque pensée, chaque mouvement sera matérialisé, pesé dans la balance du spéculateur, prostituée sur le tapis vert de l'agiotage, qui rendra son verdict dans ce genre-ci : Cette idée pèse tant et vaut tant la livre, mais la marchandise étant en baisse depuis une demi-heure je ne puis offrir que tant ! ”

— Nos petits-fils verront cela, Champfort, je t'en donne ma parole d'honneur ”

À cette boutade de Després, Cardon, Lasseur et le Caboulot partirent d'un indécent éclat de rire. Champfort lui-même, malgré toute la gravité de la situation, n'y put tenir et fit bravement chorus avec ses amis.

Mais le roi des étudiants ne fut pas désemparé.

— C'est bien, messieurs, dit-il ; riez, puisque mes pronostics vous semblent drôles. Vous êtes jeunes, et conséquemment, vous avez le droit d'envisager l'avenir sous de plus riants horizons. Pour moi, je suis vieux déjà, avec les vingt-cinq lourdes années qui se sont accumulées sur ma tête et les épreuves par lesquelles j'ai dû passer. C'est pourquoi, cet avenir que vous entrevoyez si beau, ne pouvant plus m'offrir rien qui m'attache, rien qui m'illusionne, je le regarde froidement, je le suppute, je le pèse, ni plus ni moins que s'il s'agissait d'un bout de saucisse ou d'un morceau de jambon ! ”

Et, en prononçant ces mots qui pourtant auraient dû redoubler la bruyante hilarité de ses confrères—Després avait dans la voix des accents si sombrement dédaigneux ; sa physionomie reflétait tant d'amertumes longtemps comprimées, mais encore chaudes et palpitantes, que personne n'ouvrit la bouche et que chacun se crut en présence d'une de ces victimes stoïques et calmes, dont l'âme est morte à toutes les joies de la vie.

CHAPITRE III

COUSIN ET COUSINE

Il fallait, en effet, qu'une bien terrible tempête eût passé sur le cœur de ce fier jeune homme pour en refroidir ainsi les puissantes aspirations et en arrêter l'indomptable essor.

Y avait-il réellement un drame dans la vie de Després, ou devait-on mettre sur le compte de l'organisation fortement nerveuse du roi des étudiants, cette misanthropie dédaigneuse et ces boutades douloureusement excentriques dont il ne pouvait se défendre, à de certaines heures.

On se perdait là-dessus en conjectures.

Il y avait bien, dans l'histoire de Després, une lacune que personne ne pouvait combler. Mais comme la moindre allusion adressée jusqu'alors au jeune homme sur ce sujet avait paru l'affecter péniblement, on s'était fait un devoir de ne jamais plus le questionner sur ce passé mystérieux.

Pourtant, ce soir-là, Champfort ne put s'empêcher de lui dire :

— En vérité, mon cher Després, on dirait, à t'entendre, que des malheurs inouïs ont plané sur ta jeunesse.

— Peut-être ! murmura Després... Mais, reprit-il avec vivacité, il ne s'agit pas de moi pour le quart d'heure.

— Cependant...

— Il s'agit d'empêcher que tu sois la victime d'une coquette, ou qu'une délicatesse outrée te fasse laisser le champ libre à un indigne rival.

— Qui te parle de rival ? En ai-je un, seulement ?

— Tu en as plusieurs, mais tu n'en redoutes qu'un.

— Comment sais-tu cela ?

— Je sais tout ce qui concerne cet homme, répondit Després d'une voix sombre.

— Ah ! fit Champfort intrigué, et tu le hais ?

— Je le hais.

Ces trois mots dits d'un ton si glacial et si profond, que les étudiants se regardèrent tout étonnés.

Champfort réfléchissait. Un coin du rideau qui couvrait la jeunesse de Després venait d'être soulevé par le roi des étudiants lui-même, et une étrange idée se développait dans la tête de Champfort ; c'est que son rival avait dû être pour beaucoup dans les malheurs de Després. — Et, reprit-il, tu connais assez l'individu pour affirmer qu'il est indigne de ma cousine ?

— Cette homme est un misérable, et Mlle Privat ne devrait pas même se laisser souiller par son regard de serpent.

— Très-bien. Mais qui sera assez généreux pour désillusionner la pauvre enfant ? qui sera assez persuasif pour ouvrir les yeux de sa mère et lui faire repousser un prétendant qu'elle regarde déjà comme son gendre ?

— Ce sera moi, Champfort, moi qui, depuis des années, suis pas à pas les mouvements tortueux de ce traître ; moi qui connais tous ses agissements honteux ; moi, enfin, qui me venge du lâche séducteur de la seule femme que j'ai aimée !

Enfin, s'écria Champfort, le voilà le secret de ta vie, n'est-il pas vrai ?

— Oui, Paul, c'est vrai. Celui qui a détruit à jamais mes illusions de jeune homme et mes espérances de bonheur, est le même misérable qui cherche aujourd'hui à te ravir la jeune fille que tu aimes.

— Quelle coïncidence ! Une sorte de fatalité place donc cet homme sur notre chemin ?

— Oui, c'est une fatalité... mais une fatalité que j'appelle providence, moi. Cette providence qui m'a rendu témoin de toutes les trahisons de ce larron d'honneur qui m'a constamment entraîné sur ses pas, le jette encore aujourd'hui en travers de ma route. Malheur à lui ! La mesure est pleine : le dossier est complet : je vais frapper un grand coup et arrêter dans son vol ce vautour pillard.

— Que comptes-tu faire ?

— Oh ! fort peu de chose d'ici à la signature du contrat.

— Hélas ! pauvre ami, c'est dans huit jours.

V.-E. Dick.

(À suivre.)